

I/ l'évidence du politique dans la pièce

1) Une pièce sur le pouvoir, sa légitimité, ses limites

Titre « tyran », référence au pouvoir illégitime et outrepassé, qui dérange l'ordre des choses et du monde. Fin de pièce se conclut sur un acte de pouvoir : Œdipe-roi jette Œdipe-homme hors de la cité, il le bannit. Œdipe incarne un pouvoir multiple (père, héritier naturel du pouvoir royal de Thèbes, héritier adopté du pouvoir royal de Corinthe, usurpateur du pouvoir royal).

2) Une suite, une accumulation d'incarnations du pouvoir

Pouvoir politique : le roi de Thèbes (la pièce s'ouvre sur des supplications= gestuelle de soumission), et la pièce comprend deux monarques directement présents sur scène (Œdipe régnant, Créon son successeur appelé à régner) mais aussi présence de régnants évoqués par les récits (Laïos roi de Thèbes, évocation de Cadmos aussi), Jocaste est la reine. Créon est le futur roi de Thèbes. Mais aussi pouvoir religieux : le prêtre de Zeus, 1^{er} interlocuteur d'Œdipe.

II/ Sens élargi du terme « politique » : adhérer aux valeurs d'un espace commun. Que reste-t-il alors de commun dans la pièce ?

1) Ce qui est commun en apparence : la lignée, la famille, le sang. La pièce est une pièce du pluriel.

Le bien de la cité semble un enjeu supérieur aux intérêts individuels. La ville s'ouvre sur un pluriel (les enfants de Thèbes), se conclut sur un pluriel (les Thébains auxquels le chœur s'adresse, pour d'ailleurs lui parler de l'homme en général, en tant que catégorie plus qu'individu singulier). Le lien est l'enjeu de la pièce : les « enfants d'Œdipe sont évoqués par binôme : Étéocle et Polynice, puis les filles Ismène et Antigone. Les représentants du divin eux-mêmes fonctionnent par triade : Zeus, puis Athéna puis Apollon successivement évoqués. Tout est communautaire et pluriel.

2) Ce qui commun : la peur, la frayeur, l'effroi. Une esthétique du pire

Les personnages sont liés et cimentés par ce qu'il y a de pire : la mort et le crime. Jocaste est au cœur de cette toile d'araignée (mère incestueuse, épouse d'un mort, puis épouse d'un mutilé, mère de maudits) ; Les Thébains sont soudés par leur crainte en début de pièce qui les fait supplier le Roi. En fin de pièce, le couple Jocaste/Œdipe est uni par la douleur (elle se suicide, il se mutile) et leurs destins sont donc présentés en miroir (de la sorte qu'à sa souffrance à elle répondre sa souffrance à lui)

III/ une pièce politique seulement ? Quid du destin individuel ?

Si la pièce n'était que politique, elle serait circonstancielle. Or, elle perdure dans son retentissement ; il doit y avoir une métaphysique transhistorique, qui nous touche encore aujourd'hui. Avant tout, il faut y lire une pièce sur le destin et le pouvoir en général, plus que sur le strict pouvoir politique.

1) Une pièce sur le pouvoir sur soi

Au moment où Œdipe perd le pouvoir comme roi, il reprend le pouvoir sur lui comme homme et redevient, une fois aveugle, maître de sa réflexion et de sa trajectoire (spatiale et philosophique).

Le vrai gagnant de la pièce est Créon qui apparaît comme le sage stoïcien : même violemment mis en cause par Œdipe il est resté de marbre et s'est dominé, ne répondant pas à la violence par la violence. Il sera d'ailleurs le grand gagnant à la fin de la pièce, récupérant le trône ainsi que la fonction de tuteur (substitut parental) des enfants d'Œdipe. C'est parce qu'il a su conserver un pouvoir sur lui-même que le pouvoir politique, en récompense, lui revient.

2) Une pièce sur le pouvoir des mots, un pouvoir qui se passe politique, justement

Les mots ont un pouvoir, bien plus décisif que le pouvoir politique : là où le politique s'entête et hausse le ton, en vain d'ailleurs (cf. confrontations avec Créon, et qui prouvent la mauvaise foi d'Œdipe qui sera mise à jour en fin de pièce dans la mesure où les faits avérés ont démenti les spéculations d'Œdipe), les mots eux ont un effet direct, mais pas n'importe quels mots : non pas la parole alambiquée et métaphorique, celle mythique du devin ou du prêtre, mais la parole simple et convaincante, concrète et agissante du Corinthien puis du messenger qui réussissent là où la parole des gens de pouvoir a échoué (celle de Tirésias mais surtout du prêtre ou encore de Créon et Jocaste, dignitaires royaux qui échouent à faire entendre raison à Œdipe). Le pouvoir des mots est d'autant plus grand lorsqu'il émane de ceux qui n'ont pas de pouvoir politique.